

SARAH ADAMS

VACANCES
romaines

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Chloé Wilde

Flammarion >
Québec

Couverture : Création Studio J'ai lu
Illustration : © Sandra Chiu
Intérieur : Nord Compo

Titre original : WHEN IN ROME
Éditeur original : Dell
Cette édition est publiée en accord avec Dell,
une marque de Random House, département
de Penguin Random House LLC, New York

© Sarah Adams, 2022
© Éditions J'ai lu, 2026, pour la traduction en langue française
© Madrigall Canada inc. – Flammarion Québec, 2026,
pour la présente édition

Tous droits réservés
ISBN : 978-2-89811-385-7
ISBN (PDF) : 978-2-89811-386-4
ISBN (EPUB) : 978-2-89811-387-1

Dépôt légal : 2^e trimestre 2026

flammarionquebec.com
Imprimé au Canada

*À ma grand-mère, Betty.
Celui-là, j'aurais vraiment aimé que
tu puisses le lire, tu aurais adoré Mabel.
Tu me manques, ton sourire me manque,
ton sweat-shirt à l'effigie du père Noël
me manque.*

*Je suis venue au monde avec un énorme
besoin de recevoir de l'amour et un
terrible besoin d'en donner.*

Audrey HEPBURN

1

Amelia

Tout va bien, pas vrai ? Je vais bien ?

J'inspire profondément et resserre mes doigts autour du volant.

— Oui, Amelia, tu vas bien. Tu vas même super bien. Tout comme Audrey Hepburn, tu prends ta vie en main... eeeeeet tu te parles à toi-même... donc peut-être que tu ne vas pas si bien que ça. Cela dit, vu les circonstances, ça pourrait être pire, déclaré-je tout en plissant les yeux pour examiner la route sombre qui se déploie de l'autre côté du pare-brise. Oui, ça pourrait être pire.

À ceci près que je n'y vois rien et que ma voiture fait un bruit de sèche-linge rempli de monnaie. Je ne suis peut-être pas garagiste, mais je doute que ce soit bon signe. Ma Toyota Corolla d'amour, qui me suit depuis le secondaire, dans laquelle j'ai entendu pour la première fois ma voix à la radio, à dix-huit ans, et qui m'a conduite il y a dix ans jusqu'à mon label, Phantom Records, pour que je signe mon contrat, arrive en bout de course. Mais je refuse qu'elle meure, ses sièges sentent encore l'odeur de mes vieilles genouillères de volleyball.

Pas moyen, pas aujourd'hui.

Je frotte le tableau de bord comme si un génie pouvait en sortir pour m'accorder trois vœux. Mais tout ce que j'obtiens, c'est une panne de réseau. La musique s'arrête soudain et la petite flèche bleue, censée me guider hors de cette route de forêt sortie tout droit

de l'imagination d'un *serial killer*, disparaît de l'écran de Google Maps.

Brrrrr, on dirait le début d'un film d'horreur. Et, apparemment, j'ai hérité du rôle de la fille à qui on crie « Non, pas par là, pauvre idiote ! » tout en postillonnant son pop-corn. Oh, Seigneur, est-ce que j'ai eu tort ? J'ai bien peur d'avoir laissé ma raison à Nashville, derrière les grilles de ma maison aussi impénétrable que Fort Knox. Avec Will, mon formidable garde du corps, posté à l'entrée pour dissuader les curieux de tenter de s'aventurer sur ma propriété.

Un peu plus tôt dans la soirée, ma manageuse Susan et son assistante Claire m'ont fait part de l'emploi du temps surchargé de ces trois prochaines semaines, lesquelles précèdent mon départ pour une tournée mondiale de neuf mois. Le problème, c'est que je viens tout juste d'achever trois mois de répétitions harassantes en vue de ladite tournée. Durant le trimestre écoulé, j'ai dû, presque sans interruption, apprendre la chorégraphie du concert, sa scénographie, mettre au point l'ordre des morceaux, travailler sans relâche mon endurance et ma forme physique, répéter les chansons, le tout avec le sourire pour ne pas montrer qu'à l'intérieur je me sens comme un gros tas de compost en voie de décomposition.

Je suis restée impassible tandis que Susan parlait, parlait, parlait tout en faisant défiler sur son iPad, de son long doigt parfaitement manucuré, la liste de mes rendez-vous. Des rendez-vous dont j'aurais dû me réjouir. Pourtant, au beau milieu de son monologue, je me suis comme... éteinte. Sa voix s'est transformée en un magma de syllabes incompréhensibles noyé dans le bourdonnement du sang battant à mes tempes. Puissant, douloureux. Le plus effrayant, c'est que Susan n'a pas paru s'en rendre compte.

Ce qui m'amène à me demander si je ne suis pas devenue un peu trop douée pour cacher ce que je ressens. Voilà à quoi ressemble mon quotidien : je souris

à M. Untel et acquiesce. « Oui, merci beaucoup. » Puis à Mme Unetelle. « Bien sûr, je m'en charge. » Susan me transmet un script élaboré par mon équipe de communication, que je mémorise à la virgule près. « Ma couleur préférée est le bleu, le même bleu que la robe Givenchy que je vais porter aux Grammys. Tout à fait, oui : je dois une grande part de mon succès à ma mère, si aimante et si dévouée. Il ne se passe pas un jour sans que je remercie le ciel d'avoir une telle chance et de tels fans. »

Policée, policée, policée.

Une grosse larme tiède tombe sur ma cuisse. Je prends conscience que je pleure. *A priori*, je ne suis pas censée pleurer en pensant à ma carrière. J'ai gagné deux Grammys, j'ai signé un contrat à quatre-vingt-dix millions de dollars avec la meilleure maison de disques de toute l'industrie, alors je ne devrais pas pleurer, je n'en ai pas le droit. Pas plus que je n'ai le droit de me retrouver dans mon ancienne voiture, au beau milieu de la nuit, essayant de filer le plus loin possible de tout. La liste des personnes que je vais mettre dans le pétrin défile dans mon esprit. Je culpabilise atrocement. Je n'ai jamais raté la moindre interview ! Je déteste décevoir les gens ou me comporter comme si mon temps était plus précieux que le leur. Au début de ma carrière, je me suis juré de ne jamais prendre la grosse tête. Il est important pour moi d'être aussi accommodante que possible – même quand ça me coûte.

Mais une chose que Susan m'a dite ce soir avant qu'on se quitte m'a chamboulée.

— Rae...

Elle préfère m'appeler par mon nom de scène plutôt que par mon vrai prénom, Amelia.

— Tu sembles fatiguée. Essaie de te coucher tôt pour ne pas avoir les yeux cernés lors du shooting qui doit illustrer ton interview pour *Vogue* demain. Cela dit... le look héroïne chic revient à la mode...

Elle a regardé le plafond, pensive, s'attendant apparemment à ce que Dieu lui-même lui livre son avis sur mes traits tirés.

— Non, oublie ce que j'ai dit : ton air au bout du rouleau va faire couler de l'encre et t'attirer la sympathie des fans.

Elle a fait volte-face et quitté la pièce, laissant son assistante, Claire, m'adresser un dernier coup d'œil hésitant. Claire a ouvert la bouche, comme si elle s'apprêtait à ajouter quelque chose, et je me suis surprise à l'implorer en silence. *Par pitié, regarde-moi. Vois. Vois dans quel état je suis.*

— Bonne nuit, s'est-elle contentée de dire avant de s'en aller à son tour.

Je suis restée assise dans le silence assourdissant pendant un long moment, me demandant comment j'avais pu en arriver là. Et comment en finir avec ce sentiment d'être une coquille vide. Quand j'ai commencé à avoir cette impression, il y a quelques années, j'ai d'abord cru que j'en avais tout simplement assez de Los Angeles et de ce style de vie. Que j'avais besoin de changement. J'ai fait mes valises et j'ai déménagé dans le Tennessee, à Nashville, lieu lui aussi central dans l'industrie musicale, mais moins survolté et plus authentique que L.A. Ça n'a servi à rien, le vide m'a suivie.

Dans ce genre de situation, certains se tournent vers leur famille, d'autres vers leurs amis, d'autres encore vers ces boules de billard Magic 8 censées répondre à vos questions les plus intimes. Moi, je me tourne vers la seule personne qui ne me déçoit jamais : Audrey Hepburn. Ce soir, j'ai fermé les yeux et fait courir mon doigt au hasard sur ma collection de DVD (oui, je possède encore un lecteur DVD) jusqu'à tomber sur *Vacances romaines*. Ça m'a fait l'effet d'une déflagration. Dans ce film, Audrey joue le rôle de la princesse Ann, un personnage qui se sent peu ou prou comme moi – seul et dépassé – et qui décide de s'offrir une

escapade nocturne dans Rome. (En réalité, il s'agit plutôt d'une errance, car la princesse est sous l'empire d'un sédatif, mais là n'est pas le propos.)

Et soudain, elle m'est apparue. La réponse que je cherchais. Je devais échapper à cette maison, à Susan, à mes responsabilités, à absolument tout, et explorer Rome ! Sauf que, l'Italie, c'est quand même loin quand on est à trois semaines du coup d'envoi d'une tournée mondiale, aussi ai-je choisi le plus proche homonyme que Google Maps a bien voulu m'indiquer. Rome, Kentucky. Un village à deux heures de chez moi et, si j'en crois Internet, pourvu d'une charmante chambre d'hôte située en plein centre-ville. L'endroit rêvé pour me retaper et surmonter ce passage à vide.

Alors, je me suis rendue dans mon garage, je suis passée devant les deux luxueux véhicules que je possède sans leur accorder un regard, j'ai tiré la bâche qui recouvre ma vieille auto que je conservais religieusement depuis dix ans, j'ai mis le moteur en marche, puis je suis partie pour Rome.

Et me voilà sur cette petite route paumée. En train de retrouver peu à peu la raison, rattrapée par le grotesque de la situation. Je suis sûre que, de là-haut, Audrey m'observe, coiffée de son auréole, en secouant la tête d'un air navré. Je jette un coup d'œil à l'écran de mon téléphone. Là où en temps normal se trouvent les barres de réseau s'affichent désormais les mots « Aucun service ». Je jurerais qu'ils clignotent pour mieux me provoquer. *Tu as commis une erreur. Et, bientôt, tu ne seras plus qu'un simple fait divers dont on tirera un documentaire sordide.*

Je déglutis en me répétant que je vais très bien m'en sortir. Pas de souci. Tout roule.

— Alors sèche tes larmes et arrête d'imaginer des scénarios glauques, Amelia ! dis-je tout haut.

Quand on pète les plombs dans sa voiture au milieu de nulle part, autant parler toute seule.

Tout ce dont j'ai besoin, c'est que ma Toyota accepte de rouler dix minutes de plus, jusqu'à ce que je sorte enfin de cette forêt flippante et que j'atteigne la pittoresque chambre d'hôte. Ensuite, j'accorderai à ma bagnole le droit de s'éteindre dignement – sous un lampadaire, à bonne distance de Joe le Psycho, qui doit patienter tranquillement dans le fourré où il compte dissimuler mon corps.

Oh, tiens, ça, c'est nouveau. Ma voiture se met à péta-rader et à rebondir – à rebondir, oui, comme dans les années 2000, quand on jouait à tuner les suspensions avec un système hydraulique. Je n'ai plus qu'à installer deux ou trois lumières violettes sous le châssis, et j'aurai une super machine à voyager dans le temps.

— Non, non, non, la supplié-je. Ne me fais pas ça, pas tout de suite.

Mais elle ne m'écoute pas.

Renonçant à toute fierté, ma Toyota bégaie une ultime fois puis s'arrête sur le bas-côté de la route noire. Je tente frénétiquement de la redémarrer, mais le moteur ne veut rien savoir. Il me gratifie d'une série de cliquetis. Les mains toujours crispées sur le volant, je scrute la nuit immobile en prenant conscience de la situation. J'ai essayé de me débrouiller seule, sans l'aide de Susan, le temps d'une minuscule escapade, et j'ai échoué dès le premier soir, après à peine deux heures de liberté. Si ce n'est pas là l'histoire la plus pathétique que vous ayez jamais entendue, alors je ne sais pas ce qu'il vous faut. Certes, je suis capable de chanter sur scène devant des milliers de personnes, mais je n'arrive même pas à passer la frontière de l'État sans qu'on me tienne la main !

Comme il n'y a rien que je puisse faire à part rester dans ma voiture en attendant le lever du soleil afin de voir si oui ou non on est en train d'agiter une tronçonneuse ensanglantée dans ma direction, je me laisse aller contre l'appui-tête et ferme les yeux. J'accepte la défaite. Demain, je trouverai le moyen d'appeler

Susan. Je lui demanderai de m'envoyer une voiture et je réfléchirai à une autre solution pour me sortir de ma mélancolie.

Toc, toc, toc.

Je sursaute en poussant un cri et me cogne la tête contre le plafond. Je regarde par la fenêtre et constate – merde, merde, merde – qu'il y a quelqu'un devant moi. On y est. Le moment où je me fais assassiner. Quand *Hollywood Stories* me consacrera enfin un épisode, ce sera pour narrer ma mort macabre dans un champ de maïs.

— Tout va bien ? Vous avez besoin d'aide ? me lance l'homme qui se trouve à l'extérieur de la voiture et dont la voix me parvient étouffée.

Puis il braque une lampe torche sur la vitre. Je me protège les yeux, espérant au passage dissimuler mon visage afin qu'il ne me reconnaisse pas.

— Non, merci ! crié-je derrière la fenêtre fermée tandis que mon cœur cogne à tout rompre. Tout est OK. Je... je n'ai pas besoin d'aide !

En tout cas, certainement pas de la part d'un inconnu surgi de nulle part au beau milieu de la nuit.

— Vous êtes sûre ?

Comprenant qu'il m'éblouit avec sa lampe, il la détourne enfin. Je dois bien reconnaître qu'il a une voix agréable. À la fois profonde et posée.

— Oui, tout est sous contrôle ! lui assuré-je en levant mon pouce afin d'appuyer mes dires.

Mon ton est enjoué parce que, même quand le sol tremble sous mes pieds et que tout s'effondre autour de moi, je sais me montrer affable.

— On dirait que votre voiture vous a lâchée.

Je dois trouver un moyen de le convaincre du contraire, sinon il va se rendre compte que je suis complètement vulnérable. *Tout à fait, oui. En plus, je n'ai pas de réseau. Aimerez-vous que je descende du véhicule afin que vous puissiez me kidnapper ou préférez-vous briser la vitre ? Comme ça vous arrange.*

— Du tout ! Je faisais juste... une petite pause !

Je me fends d'un sourire tendu tout en évitant de le regarder en face. Je prie pour qu'il ne se rende pas compte qu'une chanteuse qui pèse des millions de dollars est plantée là, dans cette Corolla délabrée.

— Votre moteur fume.

Il braque sa lampe torche sur le nuage dense qui s'échappe du capot – ce qui, *a priori*, est mauvais signe.

— Oh... ouais, lancé-je en essayant d'avoir l'air super détendue. Ce n'est rien. Ça lui arrive parfois.

— Ça lui arrive parfois de se mettre à fumer ?

— Oui.

— Je ne vous entends pas.

— Oui ! répété-je, le plus fort possible.

— Si vous le dites...

Il est évident qu'il ne croit pas un traître mot de ce que je raconte.

— Écoutez, je pense qu'il faut que vous descendiez. Ce n'est pas prudent de rester dans une voiture qui fume.

Ben voyons ! Ça l'arrangerait, pas vrai ? Eh bien, pas question. Même s'il a vraiment une très jolie voix.

— Non merci.

— Je ne compte pas vous assassiner, si c'est ce qui vous fait peur.

Je laisse échapper une exclamation d'effroi tout en observant sa silhouette sombre.

— Mais qu'est-ce qui vous prend de dire un truc pareil ? Maintenant, c'est sûr, je vais penser que vous comptez m'assassiner.

— Il fallait s'y attendre..., réplique-t-il, l'air un tantinet agacé. Très bien, que dois-je faire pour vous prouver que je ne suis pas un meurtrier ?

Je fronce les sourcils avant de répondre :

— Rien, hélas. Ce n'est pas le genre de chose qu'on peut prouver.

Il grogne, puis va se poster devant le capot, dans la lumière des phares, et – waouh ! – il ressemble

davantage à Ken Aventurier qu'à Joe le Psycho. Il porte un jean et un tee-shirt blanc. Ses cheveux couleur sable sont plus longs sur le sommet du crâne que sur les côtés. Une barbe de trois jours ombre sa mâchoire puissante, et j'aime autant vous dire qu'elle est plutôt raccord avec ses larges épaules et ses biceps qui roulent sous sa peau lorsqu'il frappe trois coups sur la tôle. C'est le genre de vision à vous faire instantanément regretter que la clim soit en panne.

— Vous pouvez ouvrir le capot, que je m'assure que rien ne brûle là-dessous ?

Pfff. Pas question, désolé. Beau gosse ou non, je ne lui montre pas mon moteur. Si jamais il décidait de... ? Bon, la vérité, c'est que je n'y connais rien en mécanique ; je n'ai aucune idée de ce qu'il pourrait faire pour empirer la situation. Mais je suis sûre qu'il doit exister un moyen !

— Vraiment, merci, mais je n'ai pas besoin d'aide ! Demain à la première heure, j'appelle une dépanneuse ! crié-je assez fort pour qu'il m'entende.

— Et comment vous allez faire pour ça ? Il n'y a pas de réseau dans le coin, rétorque-t-il, les bras croisés.

Zut. Il m'a eue sur ce coup.

— Ne vous inquiétez pas, je me débrouillerai. Vous pouvez retourner à... à l'occupation qui vous a amené sur cette route déserte en pleine nuit.

Probablement attendre que je sorte du véhicule, embusqué derrière un buisson.

Je reconnais que je suis peut-être un poil parano. Vous le seriez aussi si vous aviez l'habitude qu'on essaie d'escalader votre portail. Ou qu'on se fasse passer pour un plombier auprès de votre service de sécurité. Ou qu'on vous envoie par courrier des mèches de cheveux accompagnées d'un mot vous suppliant de placer les cheveux en question sous votre oreiller. Autant de raisons qui font que JAMAIS je n'aurais dû m'aventurer seule ici. Je dois accepter le fait que

je ne suis plus seulement moi aux yeux du monde et que je ne le serai jamais plus.

Ken Aventurier ne s'éloigne pas, non : il revient à ma hauteur et se penche vers la vitre, paume appuyée en haut de la portière, ce qui me laisse le loisir d'apprécier la largeur de ses mains.

— Un moteur qui fume, ce n'est jamais bon signe. Vous devez sortir. Je vous jure que je ne vous ferai aucun mal. En revanche, vous risquez d'être sérieusement blessée si la voiture prend feu. Je vous assure que je ne suis pas dangereux.

— C'est ce que disent tous les tueurs avant de trucher leur victime.

— Vous avez croisé beaucoup de tueurs dans votre vie ?

Un point pour toi, Ken Aventurier.

Je souris et prends mon ton le plus charmant pour lui demander :

— Désolée, mais pourriez-vous, s'il vous plaît, vous en aller ? Je ne cherche pas à me montrer grossière, vraiment. Seulement... votre présence me rend nerveuse.

— Si je m'en retourne là d'où je viens, vous sortirez ?

Je laisse échapper un rire stupéfait.

— Ça ne risque pas, non – pas après que vous avez posé cette question ! Et puis, d'ailleurs, puisqu'on en parle : d'où est-ce que vous venez, au juste ?

L'inconnu fait un geste du menton vers la gauche et m'informe, flegmatique :

— Vous êtes garée sur ma pelouse.

Oh.

Je tourne la tête et constate que, oui, j'empiète bel et bien sur une propriété privée. La sienne, apparemment. Je ne peux m'empêcher de sourire en découvrant la maison. Petite. Mignonne. Façade blanche, volets noirs. Deux lampes qui encadrent la porte, une

balancelle sous le porche, un jardin luxuriant. Un endroit accueillant.

— Je pense connaître la réponse, reprend-il, mais voudriez-vous à tout hasard entrer pour passer un coup de fil ? J'ai une ligne fixe.

Je ris si fort que son visage se fronce. Oh, bon sang, là, j'ai été grossière. Je me racle la gorge.

— Désolée. Mais, euh... non. Non merci, répliqué-je du ton le plus neutre possible.

— OK, comme vous le sentez. Si jamais vous avez besoin de quoi que ce soit et que vous décidez que je ne suis pas un tueur psychopathe, je serai à l'intérieur, fait-il en désignant la maison.

Puis il se redresse. Je l'observe tandis qu'il remonte l'allée. Sa silhouette franchit le seuil, la porte d'entrée se referme, puis je pousse un soupir de soulagement. Je me laisse aller contre mon siège en tentant de ne pas m'inquiéter de la fumée qui s'échappe toujours du moteur. J'essaie aussi de ne pas penser à quel point il fait chaud dans l'habitacle, à quel point j'ai faim, à quel point j'ai envie de faire pipi, à quel point j'appréhende la réaction de Susan quand je manquerai l'interview pour *Vogue* demain matin.

Non, tout ne va pas pour le mieux. En réalité, rien ne va.

Noah

Elle est encore dans sa voiture. Ça fait vingt minutes, et elle n'a pas même entrouvert sa portière. Car, oui, je l'épie par la fenêtre, comme le psychopathe qu'elle croit que je suis. Je précise au passage qu'elle se trompe à mon sujet – mais ça n'a pas la moindre importance. Ce qui compte, c'est qu'elle pourrait très bien mourir. Il fait dans les vingt-sept degrés ce soir, or elle garde ses vitres soigneusement fermées. Elle va étouffer, là-dedans.

Elle fait bien ce qu'elle veut, ce n'est pas mon problème.

Je laisse les stores retomber dans un claquement sec et je m'éloigne de la fenêtre.

Puis j'y retourne et les rouvre.

Mais bon sang, sors de cette voiture !

Je regarde l'horloge au mur : 23 h 30. Je vais réveiller Mabel à coup sûr, et j'adresse une rapide prière au ciel pour qu'elle ne me trucidé pas. Puis je compose son numéro. Au bout de six sonneries, sa voix d'ex-fumeuse qui a passé quarante ans à enchaîner les clopes avant de se rendre enfin à l'évidence se fait entendre.

— Allô ? Qui est à l'appareil ?

— Mabel, c'est Noah.

— Qu'est-ce que tu me veux, gamin ? grogne-t-elle.

Je m'étais tranquillement assoupie dans mon fauteuil et, comme tu le sais, je suis insomniaque, alors tu as

intérêt à avoir une bonne raison de m'appeler aussi tard.

Je ne peux m'empêcher de sourire.

— Oh, crois-moi, Mabel, jamais je ne te priverais de ton sommeil réparateur si ce n'était pour une urgence.

Mabel joue les dures, mais elle ne peut rien me refuser. Ma grand-mère et elle étaient meilleures amies – presque des sœurs, en réalité. Et, étant donné que c'est ma grand-mère qui nous a élevés, mes sœurs et moi, Mabel fait plus ou moins partie de la famille. Dieu sait que nous nous ressemblons. Physiquement, nous sommes très différents, Mabel est noire et je suis blanc, mais nous partageons une aversion pour les gens qui fourrent leur nez dans les affaires des autres. (Ce qui ne l'empêche pas de fourrer son nez dans les miennes.)

— Une urgence ? Accouche, gamin. Ta maison est en feu ?

Elle m'appelle « gamin » depuis que je suis né et elle continue de le faire alors que j'ai trente-deux ans. Ça ne me dérange pas. C'est réconfortant.

— Non, m'dame. J'aurais besoin que tu parles à une femme pour moi.

Elle tousse, incrédule.

— Une femme ? Je suis ravie d'apprendre que tu es prêt à te remettre en selle, mon p'tit, mais ce n'est pas parce que tu te sens seul au milieu de la nuit que je vais ouvrir mon agenda et contacter une tripotée de candidates pour te...

— Mais non, rien de tout ça ! la coupé-je avant qu'elle prononce des paroles que, à mon avis, je n'ai aucune envie d'entendre dans sa bouche. La femme en question est devant chez moi.

Un claquement se fait entendre au bout du fil – j'imagine que Mabel a bondi de son fauteuil à bascule, qui a dû se replier d'un coup sec.

— Noah, dis-moi la vérité : tu as picolé ? Ce n'est pas grave si c'est le cas – tu me connais, je ne suis

pas du genre à juger. J'ai moi-même eu des conversations passionnantes avec notre Seigneur après une bonne soirée passée en compagnie de mon copain Jack Daniel's. Mais si jamais tu es soûl, je préfère que tu appelles James ou l'une de tes sœurs, pas...

Si je ne l'arrête pas tout de suite, on en a pour la nuit.

— Mabel, une femme est tombée en panne devant chez moi, son moteur fume et elle refuse de sortir du véhicule de peur que je ne lui fasse du mal. J'ai besoin que tu te portes garante de ma moralité afin de la convaincre de descendre de là.

J'aurais volontiers appelé l'une de mes sœurs pour s'acquitter de cette mission, mais nul doute que ça aurait donné lieu à des commentaires déplacés sur mon absence de vie sexuelle actuellement, puis à un interrogatoire en règle de l'inconnue concernant son statut marital. Clairement, je préfère éviter. Je me fous complètement de la situation de cette femme.

— Oh, mais pourquoi tu ne me l'as pas dit plus tôt ? Sors donc et laisse-moi parler à cette pauvre petite !

Je perçois dans la voix de Mabel une étincelle d'excitation que je n'apprécie que moyennement et que je ne veux surtout pas encourager. Depuis quelque temps, la ville entière me harcèle pour que je retrouve quelqu'un, mais ça ne m'intéresse pas. Ce que je souhaite, c'est qu'on me laisse vivre en paix, seulement le voisinage ne l'entend pas de cette oreille. À bien y penser, il est à craindre que Mabel n'agisse pas différemment de mes sœurs avec la demoiselle.

Je jette un nouveau coup d'œil à travers les stores et constate que l'inconnue se sert de sa main pour s'éventer frénétiquement. Je jure que si je dois appeler une ambulance et passer la nuit à l'hôpital sans dormir, tout ça parce qu'une fille un peu cinglée a attrapé un coup de chaud, plus jamais je n'ouvrirai ma porte ! J'ai été patient, mais si une bonne femme me pourrit l'existence encore une fois, je vais me transformer en

ermite. Le genre d'ermite qui crie sur les colporteurs et effraie les petits enfants. J'ai assez donné comme ça !

— Ne te fais surtout pas d'idées, Mabel. Il ne s'agit pas d'une affaire de cœur. Je veux simplement éviter à un être humain de mourir de chaud.

— Hum. Il est séduisant, cet être humain ?

Je me pince l'arête du nez et ferme les yeux pour lutter contre l'agacement qui me gagne.

— Comment le saurais-je ? Il fait nuit noire.

— Oh, je t'en prie. Je t'ai posé une question, j'attends une réponse.

Je grogne avant de me résigner.

— Oui.

Foutrement séduisant, même. Je n'ai pu l'observer que brièvement avec ma lampe torche, mais ce que j'ai vu m'a provoqué un court-circuit interne. Une chevelure noire nouée à la va-vite sur le sommet du crâne, un joli sourire, des cils épais, des yeux bleus perçants. Ce qui est étrange, c'est que j'ai eu l'impression d'avoir déjà rencontré cette fille, alors que je n'ai jamais vu sa voiture en ville. Sûrement ce drôle de phénomène qu'on appelle le sentiment de déjà-vu.

— Eh bien, ma foi, fait-elle tout en soupirant d'un air satisfait, passe-lui le téléphone, que je parle à cette mystérieuse beauté.

— Mabel...

Mon ton est menaçant. Dès que j'ouvre la porte d'entrée, la chaleur estivale m'assaille. Je me demande comment elle fait pour tenir, barricadée dans sa voiture, sans climatisation.

— Oh, mais arrête un peu ! Ce n'est pas tous les jours qu'une jolie fille tombe du ciel, alors cesse de râler et passe-la-moi.

Voilà ce qui arrive quand on vit depuis toujours à Rome, Kentucky. Aux yeux de tous, je reste ce gosse qui, une fois, a déambulé dans les rues en sous-vêtements Superman.

Je laisse la porte d'entrée entrouverte afin de faire passer le cordon du téléphone, puis traverse le jardin en direction de la petite voiture blanche. S'il fait trop sombre pour que je puisse distinguer les traits de la conductrice sans ma lampe torche, je discerne en revanche son visage, qu'elle a tourné dans ma direction. Puis, d'un coup, son siège s'abaisse. Je rêve ou elle essaie de me faire croire qu'elle n'est plus là ? Je refuse de laisser le ridicule de la situation m'arracher un sourire. Je toque à sa vitre, et elle pousse un cri perçant. *C'est qu'on est nerveuse !*

— Ohé !

Vous, là. Madame. La fille en train de massacrer ma pelouse.

— Euh... Tenez. C'est une amie à moi au téléphone. Elle va me servir de témoin de moralité, afin que vous vous sentiez libre de descendre de votre voiture.

L'inconnue tire sur le levier de son siège, qui se redresse aussitôt. Elle pousse un cri de surprise, et je dois me mordre l'intérieur des joues pour ne pas rire. Ses grands yeux me dévisagent à travers la vitre. À présent, je suis convaincu de la connaître, même s'il fait trop sombre pour que ça me revienne.

— Comment se fait-il que vous ayez du réseau ? me demande-t-elle, l'air suspicieux.

— Je n'en ai pas.

Je brandis le combiné pour qu'elle puisse le voir. Ses yeux se posent dessus et elle part d'un grand éclat de rire.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ?

À croire que je tiens par la peau du cou un spécimen animal extrêmement rare.

— On appelle ça un téléphone, par ici.

— Certes, mais...

Elle s'interrompt, le temps de laisser échapper un nouveau rire ravi, dont le son virevolte et s'enroule autour de moi comme une brise fraîche.

— Avouez, vous l'avez volé au Musée d'histoire des années 1950 ! C'est malin ; maintenant, le mannequin vêtu d'une robe en vichy et coiffé d'un bandeau assorti ne pourra plus recevoir les appels de son mari lui annonçant qu'il va être en retard pour le souper. Oh, mon Dieu, ce cordon doit bien faire quinze mètres de long.

Je plisse les yeux.

— Vous allez arrêter de jouer les grandes gueules et enfin ouvrir votre vitre ?

— Je rêve ou vous venez de... de me traiter de grande gueule ?

— Tout à fait.

Et je ne m'en excuserai pas. Je n'essaie pas de me lier d'amitié avec elle – qui plus est, elle a insulté mon téléphone. J'aime beaucoup mon téléphone. C'est un super téléphone.

Étrangement, son visage se fend d'un large et magnifique sourire, puis elle rit. Mon estomac se contracte et mon cœur se met à battre la chamade. Je leur dis à tous deux de se taire, de se tenir tranquilles. Je ne me laisserai plus émouvoir par une inconnue de passage. Si j'ai décidé de l'aider, c'est parce que : 1) c'est la chose à faire ; 2) je ne veux pas qu'elle meure dans mon jardin ; 3) je compte tout mettre en œuvre pour lui permettre de reprendre la route fissa.

— Bon, d'accord, dit-elle enfin.

Elle entrouvre la fenêtre pour que je puisse y glisser le combiné. Nos doigts se frôlent, et tout mon corps réagit à ce contact parce que, apparemment, il n'a pas pris au sérieux les remontrances que je lui ai faites il y a moins d'une minute. La jeune femme s'empare du téléphone et remonte la vitre au cas où je projetterais d'y introduire une fourche pour l'empaler. Puis elle l'observe avec méfiance avant de le porter à son oreille.

— Allô ?

À voir mon inconnue écarquiller les yeux et écouter avec attention, je comprends que Mabel a pris le relais. Cinq minutes plus tard, des perles de sueur roulent sur ma nuque tandis que, appuyé contre le capot, les bras croisés, j'attends que Grande Gueule ait fini de rire à gorge déployée avec Mabel.

— Il n'a pas fait ça ! s'exclame-t-elle, enchantée.

Je pense qu'il est temps de récupérer ce téléphone... J'avance jusqu'à la portière et toque de nouveau à la vitre.

— Allez, la récréation est terminée. Vous sortez, oui ou non ?

Elle brandit un index pour m'intimer le silence, le temps d'achever sa conversation avec Mabel.

— Hmm... oui... d'accord. Oui, ravie également d'avoir fait votre connaissance.

J'ai un mouvement de recul lorsque, miracle, la portière s'ouvre enfin et que l'inconnue descend de sa voiture. Elle me rend le combiné. Elle m'arrive tout juste au menton, mais son chignon compense et me chatouille les sourcils. Ça m'ennuie de l'admettre, mais elle est mignonne, dans le genre apprêté. Elle porte un tee-shirt à rayures jaunes rentré dans un short blanc sorti tout droit d'une autre époque. C'est le type de short qui monte haut sur la taille, qu'elle a fine, et qui épouse la douce courbe de ses hanches tout en dévoilant entièrement ses cuisses. Cette fille devrait se trouver à bord d'un voilier sur une photo en noir et blanc, pas ici. On voit bien qu'elle n'est pas du coin. Elle repartira aussi vite qu'elle est arrivée, alors inutile de perdre mon temps à l'admirer.

Elle tourne son visage vers moi, mais son regard oscille nerveusement entre ma personne et ma maison.

— Votre amie, Mme Mabel, m'a dit le plus grand bien de vous, Noah Walker.

Elle prononce mon nom avec une emphase gourmande, jubilant de connaître mon état civil alors que j'ignore le sien.

— Vous m'en voyez ravi. Et vous êtes ?

Mon ton est aussi sec que le désert du Sahara. Je croise les bras. Toute l'aisance dont elle commençait enfin à faire preuve s'évanouit aussitôt. Elle recule, comme si elle souhaitait retourner se terrer dans son épave pourtant mortellement dangereuse.

— Pourquoi avez-vous besoin de connaître mon nom ?

— Principalement pour savoir à qui adresser la facture des semis pour le gazon que je vais devoir replanter.

Je ne cherchais pas à me montrer spirituel – et encore moins amical –, mais elle semble se méprendre sur mes intentions : elle sourit et, de nouveau, se détend. Je ne suis pas certain de vouloir qu'elle se détende trop. Pour être tout à fait honnête, j'ai même très envie de lui signifier de ne pas trop prendre ses aises.

— On va s'arranger, lance-t-elle avec un magnifique sourire engageant que je ne lui rends pas. Je vous laisserai un peu d'argent avant de partir demain matin.

Durant le silence pesant qui suit sa déclaration, je hausse un sourcil, ce qui lui permet de prendre progressivement conscience de la drôle de façon dont elle a tourné les choses.

— Oh ! Non. Je ne voulais pas sous-entendre... Enfin, je ne pense pas que vous soyez un... un gigolo. Ce qui ne signifie pas, ajoute-t-elle avec une grimace affolée, qu'on ne peut pas en être un si on en a...

— On va s'arrêter là, la coupé-je en brandissant une main autoritaire.

— Dieu merci, murmure-t-elle.

Puis elle baisse les yeux et commence à se masser les tempes.

Qui est donc cette femme ? Pourquoi traverse-t-elle ma petite ville en pleine nuit ? Elle est tendue, ça se voit. Un moulin à paroles, sur le qui-vive, qui donne l'impression d'être en cavale.

— Vous pouvez dormir dans ma chambre d'amis, cette nuit, si vous le voulez. La porte se verrouille, vous pourrez vous sentir en sécurité durant votre sommeil. À moins que vous ne préféreriez appeler quelqu'un pour qu'on vienne vous chercher ?

— Non, réplique-t-elle, vive comme l'éclair.

Je n'arrive pas à déchiffrer son expression. Elle paraît à la fois réservée et pleine de défiance, et, bon sang, j'aimerais qu'il y ait plus de lumière dehors. Mon cerveau essaie de me dire quelque chose à son sujet, quelque chose que je ne parviens pas à saisir.

— Je...

Elle hésite, comme si elle cherchait ses mots.

— Pour tout vous dire, je comptais séjourner dans une chambre d'hôte non loin. Prendre un peu de vacances, me sortir le boulot de la tête. Donc... si étrange que cela puisse paraître, je pense que je vais accepter votre proposition. Et, demain, j'appellerai une dépanneuse. Afin de faire réparer ma voiture dans le coin ?

C'est quoi, ce ton interrogatif ? On dirait qu'elle me pose la question. Qu'elle attend de moi que je lui confirme que c'est la marche à suivre.

— Bien sûr, fais-je tout en haussant les épaules.

Mon but ? Lui faire comprendre que je me fous de ses projets, tant qu'ils n'impliquent pas que je l'aide plus que je ne le fais déjà en l'hébergeant cette nuit. Elle hoche la tête.

— Très bien. Dans ce cas... allons... allons voir cette maison de plus près, Noah Walker.

Quelques minutes plus tard, après l'avoir aidée à sortir de son coffre un bagage que je porte jusqu'au seuil, j'entre et lui tiens la porte. Lorsqu'elle passe devant moi, son odeur douce et sucrée me chatouille les narines. Elle tranche avec celle de mon chez-moi, qui sent... *moi*. Mes idées se troublent pendant une seconde. Comme une gomme, cette odeur efface mes certitudes habituelles, dont mon sempiternel « Je suis

très bien tout seul », et gribouille à la place d'insupportables petits cœurs.

Mon invitée embrasse mon salon d'un coup d'œil. Certes, c'est loin d'être fastueux, mais ce n'est pas un taudis non plus. Après que j'ai rénové la maison, mes sœurs m'ont aidé à la meubler, m'assurant que j'avais besoin d'une déco « rustique chic » – quel que soit le sens de cette expression. J'ai donc à présent un mobilier en bois qui m'a coûté une blinde et un grand canapé blanc, confortable, que j'utilise rarement parce que je préfère le fauteuil en cuir de ma chambre. Mais l'endroit est agréable. Je suis content qu'elles m'aient convaincu de leur faire confiance et qu'elles ne m'aient pas laissé vivre comme le misérable célibataire que je suis depuis mon retour.

Mes yeux passent de mon canapé à la base de la nuque de mon invitée, où rebiquent de petites mèches de cheveux noirs et humides. Comme si elle sentait mon regard sur elle, elle se retourne brusquement. Ses yeux se heurtent aux miens et mon estomac fait une chute libre. Je comprends maintenant pourquoi elle n'a pas voulu me dire son nom. Pourquoi elle ne voulait pas sortir de sa voiture. Pourquoi elle a l'air d'être sur des charbons ardents depuis tout ce temps. Je sais exactement qui est Grande Gueule, et toutes les prières que Mabel est en train d'adresser au ciel sont vaines, car jamais je ne m'autoriserai à m'attacher de quelque manière que ce soit à cette femme.

— Vous êtes Rae Rose.